



Petit Courrier des Dames,

JOURNAL DES MODES.

A nos Abonnées.

Si les progrès de la société, les perfections du goût, la puissance de la mode devaient faire sentir leur influence sur toutes les branches des arts, comme sur tous les genres de littérature, nul plus que le *Courrier des Dames* n'a le droit de saisir et transmettre le reflet de ces variations dans toutes les sociétés qu'il parcourt. Voué au culte de la nouveauté, tributaire de tous les changemens, il lui appartient de suivre pas à pas les innovations du siècle, soit dans leur ridicule, soit dans leur perfection. Son élément, à lui, est la reproduction de ce qui est; il doit représenter l'*actualité*, non-seulement sous le rapport des nuances et des costumes, mais dans tous les détails de son exécution. C'est ainsi, que bien pénétré qu'il n'est pas aujourd'hui de femme qui ne sache allier aux futilités du monde toutes les grâces d'une éducation soignée et d'un esprit dirigé avec goût, nous voulons leur offrir, dans le journal qui leur est consacré, quelque attrait qui satisfasse leur imagination, en même tems qu'elles trouveront tous les détails et les instructions que réclame leur coquetterie.

Dans ce but, nous avons, par une nouvelle composition du journal, augmenté son contenu de la valeur de quatre pages. Pouvant, par ce moyen, ajouter beaucoup à sa rédaction, nous lui enlevons l'insignifiance d'une production spécialement consacrée à la mode, et qui ne saurait satisfaire aux besoins du jour, tous portés vers l'union de l'utile et de l'agréable. Maintenant, notre cadre devenu beaucoup plus étendu, nous permettra l'insertion d'un bien plus grand nombre d'articles, n'imposera pas au choix les limites de l'espace, et pourra offrir à nos abonnées l'heureuse combinaison d'une feuille littéraire et d'un journal de modes.

Modes.

Au bal qui a eu lieu à la cour cette semaine, on a pu remarquer que les coiffures n'ont pas un genre déterminé cet hiver. On en remarquait de très-basses, tout-à-fait à la grecque; d'autres élevées à la chinoise; des cheveux en bandeau sur le front, d'autres en touffes ou en longs tire-bouchons tombant à l'anglaise de chaque côté des joues. Beaucoup de femmes avaient adopté les deux grosses tresses, dites à la *Clotilde*, descendant jusqu'à moitié des joues, et relevées vers le haut de la coiffure. L'intérieur de ces tresses est rempli par quelques boucles de cheveux. Quant aux plumes et aux fleurs, elles étaient placées avec une telle diversité, qu'il est impossible de fixer le goût qui peut prévaloir dans ces ornemens. Cependant on voyait beaucoup de couronnes doubles, c'est-à-dire ayant une rangée de fleurs qui traversait le front; tandis qu'une seconde rangée remontait entourer le bas des coques ou de la tresse. On voyait beaucoup de turbans gaze et or. Quant aux toilettes, c'étaient autant de modèles ou d'imitations des costumes que nous offrons ou dont nous donnons la description. Il n'y avait rien d'extraordinaire. Beaucoup de femmes dansaient en robes d'étoffes.

MANTEAUX. — Presque tous les manteaux que l'on voit à la sortie des théâtres et des grandes soirées, sont en foulards ouatés. Leur légèreté les rend précieux pour ne point écraser les toilettes. Ces foulards sont barriolés de mille couleurs: fonds verts, rouges, violets, avec des palmes ou des rosaces.

— Des manteaux en cachemire marron ou brun, brodés au crochet en soie de couleur, deviennent assez nombreux: les uns ont un semé de rosaces ou de bouquets; les autres ont, au bas du manteau

autour du collet, une haute galerie de

palmes ou de dessins étrusques. On en voit aussi qui ont des colonnes partant des épaules, et s'élargissant graduellement vers le bas, où elles se terminent par un grand dessin.

— Excepté pour des manteaux de cachemire ou de velours dont la richesse supporte toutes les nuances, on ne voit plus de manteaux rouges dans les genres nouveaux. Toutes les couleurs brunes sont les plus recherchées.

FAÇON DE ROBES. — Les robes d'étoffes épaisses se font beaucoup à corsage uni; ils sont tendus comme des corsets et soutenus par de petites baleines. Les jeunes personnes les portent sans aucune espèce d'ornement autour. Les femmes y ajoutent une mantille de blonde ou des bouffantes en filet.

— Les robes sont toujours très-décolletées sur les épaules, mais tout-à-fait montantes sur la gorge. Par la disposition de manchettes de blonde, des double sabots, des nœuds, etc., le bras est presque couvert jusqu'au coude.

BLONDES. — Au bal de la cour on n'a point vu paraître les *dentelles* noires que la mode cherche à ressusciter. Les blondes avaient conservé toute leur suprématie, et l'on commence à reconnaître que ce charmant tissu ne saurait être remplacé avantageusement par rien de ce qui a été fait, ni de ce qui pourrait se faire. La blonde est le plus élégant accessoire de nos parures. Elle sied à ravir. Que pourrait-on inventer au-delà?

CHAPEAUX. — Les chapeaux ne subissent point de changemens dans leur coupe. Seulement on remarque moins de *bibis*. La passe est un peu plus arrondie, et se rejoint sous le menton. Avec ces chapeaux, de longs tire-bouchons à l'anglaise vont très-bien à la physionomie. Pour cet usage on fait des touffes montées sur des petits peignés qui se placent aisément.

— Encore un petit retour sur d'anciennes modes. Ce sont de petites manches plates et collantes pareilles à la robe,



et que l'on aperçoit sous les larges manches blanches que l'on met par dessus, et qui ont encore toute leur ampleur.

— Avec toutes les robes en grosses étoffes on porte des manches blanches, soit courtes ou longues. On les orne de rouleaux ou de nœuds assortis à la robe; le bas des manches blanches se fait *à l'armadis*. Depuis la saignée jusqu'au poignet, on les orne de nœuds de rubans. La couture reste ouverte entre chaque nœud, et laisse apercevoir le bras nu.

— L'ancienne maison de M^{me} Armand, fabricante de broderies (rue du Cloître-Saint-Jacques, n° 10), se distingue aussi cet hiver par les nouveaux genres d'ornemens qu'elle applique à ses robes de bal. Les tulles lamés or et argent, les crêpes brodés en or et soie blanche, d'autres manières de broderies, produisant aux lumières des effets de diamans, forment des costumes parfaits pour de grandes soirées et des bals de cour.

LES FEMMES ET LA MODE,

TABLEAUX DE MOEURS.

Une des plus grandes monstruosités de nos usages, c'est un Mariage de Convenance.

Il n'y a plus que deux persiennes qui sont encore fermées au château de La Roche.

Partout ailleurs, mouvement précipité, agitation sur toutes les physionomies, confusion parmi les laquais, tumulte dans les cours, encombrement de malles, de caisses, piétinement de chevaux, coups de fouet des cochers, imprécations des postillons, enfin tous les apprêts d'un départ, et midi qui sonne à la cloche du village.

Et pourtant les persiennes ne sont pas encore ouvertes.

De l'autre côté du château, une nature qui se déploie riante, vaporeuse et variée, comme un dernier beau jour d'automne; une nature avec ses feuillages de toutes nuances; ses aspects fantastiques, ses

nuages brumeux, et ses pâles rayons du soleil qui viennent se jouer sur les fleurs mourantes, triste et séduisant encore comme le dernier sourire d'un amour qui s'éteint.

Et devant ce beau paysage et ce ciel vivifiant, les persiennes restent toujours closes et immobiles.

Après tout, Dieu sait encore à quelle heure nous partirons, dirent ensemble quelques hommes qui finissaient une partie de billard. Le comte n'est pas de nature à monter en voiture avant d'avoir dévoré une douzaine de colonnes des journaux de l'opposition. Il interroge, pressent ses destinées dans toutes les diatribes de la politique, et veut saisir dans chaque événement une combinaison qui favorise ses vues ambitieuses. Déjà il a réussi pour places, titres, fortune; et grâce à son mariage, non moins adroitement calculé, nous allons le voir maintenant briguer l'honneur de la députation. — Avec d'autant plus de droit, dit un jeune suffisant, qui portait les plus jolies moustaches du monde, avec d'autant plus de droit, que le comte a gagné l'éligibilité cette nuit. . . . »

On craignit d'être entendu, et on ferma la porte.

Sur l'escalier, descendait en ce moment un homme de noble apparence; il paraissait avoir quarante ans; son front était grave et soucieux, son teint entièrement flétri, et quelques cheveux blancs mêlés dans ses boucles noires, enlevaient à sa physionomie les derniers souvenirs de la jeunesse. C'était le comte de Monfort.

La persienne venait de s'entr'ouvrir légèrement et sans bruit.

Il se répandit alors dans l'appartement une de ces clartés faibles et incertaines qui laissent encore indéfinies les formes des objets, projettent sur les tentures une lumière gazeuse, se jouent vacillantes et légères sur l'éclat des dorures et des glaces, et répandent sur tous les lieux où elles pénètrent, la lueur voilée que pourrait pro-

duire une couronne de diamans jetant ses reflets au milieu des ténèbres.

Ce n'était donc qu'indistinctement que se révélait le luxe d'un ameublement gothique, dont la recherche témoignait des sacrifices faits au goût du jour; car pour exhumer toutes les antiquités qui garnissaient la cheminée, pour façonner ces draperies qui eussent été belles au tems de la Fronde, pour avoir fait imiter ces sièges, ces escabeaux du moyen-âge, il avait fallu plus de dépense, plus d'appel au génie de la mode, que pour tout ce qui eût été produit par notre moderne industrie.

Par un contraste bizarre, sur le dossier d'un des fauteuils les plus sombres, les plus empreints du cachet de l'antiquité, une gaze blanche et vaporeuse se développait en plis capricieux; elle indiquait les formes d'une taille frêle et délicate; elle avait des contours virginals, des froissemens heureux, elle se dessinait fraîche, simple, suave, comme la robe d'une jeune fille.

A l'une des branches d'un vieux candelabre était suspendue en flots une masse de perles; les unes réunies en forme de bandeau, les autres en un long cordon conservant encore, dans ses gracieux circuits, l'empreinte du cou qu'il avait enchaîné; puis diverses rangées plus minces et plus serrées révélaient un bracelet qui, dans sa charmante rondeur, sa fine proportion, le parfum qu'il conservait encore, attestait qu'il ne pouvait avoir entouré que les tiges d'un bouquet de fleurs, ou le poignet d'un joli bras de femme.

Sur un vieux tableau de Rembrandt, un voile en point d'Angleterre, jeté comme par hasard, voilait fantastiquement quelques figures enfumées; et, comme pour offrir l'opposition des siècles et des goûts, laissait tomber sur le front des grotesques Hollandaises ses ondulations transparentes et ses élégans ornemens.

Au pied d'un lit environné de draperies de Perse doublées de soie bleue, deux petits souliers de moire blanche, si déli-

cats et si mignons qu'ils étaient comme ensevelis sous l'épais duvet du tapis; à côté, des bas de dentelle qui, dans leur élastique souplesse, conservaient les formes charmantes qu'ils avaient abandonnées; puis une jarrettière en satin dont la serrure était brisée. Ces objets épars çà-et-là, confus et froissés, indiquaient le naïf désordre d'une imagination troublée. — Il y avait de la révélation dans ce petit tableau.

Le mystère de la robe, des perles, du voile et des petits souliers, tout reposait sur un oreiller de batiste, dont les garnitures de dentelle étaient fixées aux quatre coins par des nœuds de rubans de gaze.

Car sur cet oreiller se déroulaient de jolies boucles de cheveux bruns, et il s'en échappait un souffle doux et léger qui s'élevait en nuage parfumé, comme si l'air eût été agité par des feuilles de rose.

Et sous ces cheveux bruns, sous cette haleine de vierge, une tête d'enfant, dormante et sourieuse, comme si elle se rêvait encore sur le sein de sa mère, ou butinant des papillons sous des berceaux d'acacias.

Oh! laisse encore baissées tes longues paupières, laisse ton cou s'incliner sur ton épaule nue, et ton bras si mollement tomber, et ton joli corps si gracieusement assoupi, sans force et sans voile, ainsi qu'une vierge qui confie son sommeil à la garde des anges.

Rêve encore un instant aux fêtes de ton enfance, aux naïves coquetteries de tes jeunes compagnes, à tes rubans roses, aux rideaux de mousseline blanche qui entouraient ton lit de jeune fille, au velours noir qui suspendait sur ta poitrine la croix de ton aïeule, au gazon que tu foulais dans tes ébats joyeux, et à la biche privée qui courait sur tes pas!

Car, lorsque ton regard humide ressaisira la lumière, et que, toute surprise de sentir tes lèvres plus brûlantes que la veille, tu appelleras un confus souvenir, la rougeur couvrira ton front, un trouble de pudeur opprèssera ton sein, et la cou-

ronne de fleurs d'oranger, effeuillée près de toi, te rappellera que tu es aujourd'hui la comtesse de Monfort.

Ainsi l'a décidé le pacte qui fut signé en famille. Une enfant, à peine fille, à peine à moitié de son éducation, à peine initiée à la vie, mais qui possédait de l'or, de l'or en échange duquel on lui offrait un titre, fut enlevée un jour à ses innocents plaisirs, à ses pures études; on la dépouilla de sa robe enfantine pour la revêtir du voile des fiancées, et un mariage, qui satisfaisait toutes les convenances du monde, fut célébré dans la somptueuse retraite de la campagne.

Elle était si ingénue et si jolie, que chacun sourit en la voyant au pied de l'autel; elle souriait aussi, car elle ne savait pas ce que c'était que l'avenir. Mais on lui avait promis des cachemires, des diamans, des bals. Elle se plaisait dans l'idée de cette liberté tant vantée dont les femmes jouissent à Paris; elle s'amusa d'avance de ces modes brillantes qu'on allait lui découvrir, n'entendait que douce harmonie, ne voyait que plaisirs sans fin, se félicitait d'être vouée à tant de bonheur!

Et derrière tout cela, une longue existence qu'elle n'apercevait pas.—des déceptions dont elle n'avait nulle idée, — des joies remplies de larmes, — des amours amères, — des jours de folles distractions, et des nuits d'interminables regrets.....

N'importe, — ce mariage était une *bonne affaire*. Il fut traité et terminé comme les milliers de mariages qui se décident à Paris.

Aussi, lorsque la nouvelle comtesse de Monfort monta dans sa voiture, à côté de son mari, elle n'éprouva que l'émotion de surprise de la nouvelle sphère où elle se trouvait tout-à-coup. Enveloppée dans son manteau de Thibet couvert de dessins orientaux, fixant sur le côté de sa tête un petit bonnet grec en cachemire vert brodé en or, qui donnait à sa physionomie la mutinerie d'un charmant petit garçon, elle s'enfonçait, avec toute la grâce de ses seize

ans, dans le coin où elle s'était placée; admirant le nouveau pays qu'elle parcourait, projetant ses plus jolies toilettes, rêvant, selon ses illusions, au monde qui l'attendait, et dessinant, dans son imagination, le luxe de l'appartement qu'elle allait habiter. —

Songes de jeunes filles; — derniers hochets de l'enfance!

Ils continuaient encore, lorsqu'elle s'arrêtait orgueilleuse et folâtre devant les immenses glaces de son salon; lorsqu'elle comptait les lustres qui dominaient sa tête; et lorsqu'elle se reposait dans un joli boudoir, dont la tenture était en soie rosée, les tables en mosaïque, les rideaux en mousseline des Indes; digne boudoir d'une femme de quinze ans; frais et jeune comme elle; gracieux petit temple, qui fut choisi pour dépositaire de ce que la jeune comtesse croyait posséder de plus précieux.

C'était un séduisant petit meuble en bois de palissandre incrusté en travail d'acier formant, autour de sa coupe étrusque, de riches et magnifiques dessins. — Il était divisé en plusieurs compartimens, s'ouvrant dans tous les sens, ayant des dimensions diverses, et doublé à l'intérieur de moire blanche, retenue autour par un filet de pointes d'acier; les pieds étaient splendides par la beauté de leur exécution, et sur le couvercle se lisait un joli nom de femme, dont chaque lettre était formée par une guirlande de fleurs, travaillée en acier.

Ce charmant objet avait été, selon la mode d'aujourd'hui, substitué aux *corbeilles de noces* qui datent des mariages de l'empire.

Aussi, tout ce qu'il contenait était luxe, élégance, frivolité, rehaussé de toute la perfection des modes du jour. Dans une case, deux cachemires longs, l'un noir, l'autre blanc, à double galerie, rosaces et palmes aux coins, et tellement couvert de dessins, qu'à peine un peu de fond uni indiquait-il la nuance du schall; deux

autres cachemires carrés : l'un fond vert, à rosaces, l'autre barriolé en toutes nuances, témoignaient également du goût moderne qui avait présidé à leur choix. Dans d'autres cases étaient des robes, des voiles, des écharpes en blonde, en point de Bruxelles et d'Angleterre, ailleurs, des plumes, des oiseaux de paradis, des esprits, des aigrettes de héron ; puis les tissus de fantaisie, les robes peintes en Chine, les gazes brodées au fond des Indes, les plus riches et bizarres essais de nos fabriques indigènes ; après se découvraient les bijoux, les diamans montés en branches de fleurs en épis se réunissant et se détachant pour former, à volonté, des bouquets, des diadèmes, car jamais, en aucun tems l'art ne fut aussi parfait pour monter les pierreries ; puis les parures de fantaisie, colliers en pierres de toutes couleurs, appelées mosaïque, les émaux, les jais travaillés sous toutes les formes ; la petite montre, grande et plate comme un napoléon de vingt francs ; les cassolettes, les bagues, les épingles, les camées, et les mille colifichets sans nom, sans destination, et qui sont pourtant les indispensables accessoires de l'élégance.

Souvent tous ces brillans jouets passaient par les doigts roses et effilés d'une naïve enfant qui se repaissait du plaisir de les essayer sur son front blanc, sur son joli corsage. Lorsqu'on la voyait ainsi somptueusement parée, elle si jeune et si fraîche, on eût dit les plus grandes beautés de l'art en rivalité avec les beautés de la nature. Point de soucis dans ces regards d'ange, point d'anxiété sur ces lèvres sourieuses. C'était comme le plaisir sans lendemain ; le printemps sans automne, c'était la candeur heureuse d'un enfant jouant avec les fleurs destinées aux fêtes funéraires ; car, pour ce titre, cet or, ces bijoux, on lui avait fait donner sa vie de jeunesse et d'amour, sans compter qu'il lui restait peut-être à sacrifier son bonheur d'épouse, et sa vertu de femme.

LA JEUNE BRAHMINNE.

Un jour, en remontant le Gange à l'heure paisible où tout commence à être repos, calme, bonheur dans la nature, à l'heure où le kokila, le rossignol des Indiens, fait entendre encore un doux concert pour célébrer les dernières clartés du soleil qui meurent avec ses chants, Nara-Mouny aperçut un bûcher et il frémit ; car on lui avait affirmé que les Anglais étaient parvenus à abolir ces sacrifices terribles, où une femme pleine de vie meurt au milieu des flammes sur le cadavre de son mari. Il s'approcha de la jeune Brahmine qui allait consommer la *suttie* (1), et immoler son existence dans d'horribles tourmens au souvenir d'un amour qu'elle n'avait peut-être jamais éprouvé. Il l'avait connu autrefois, et des larmes mouillèrent ses yeux. Malgré la foule qui l'entourait, il ne put s'empêcher de lui demander si elle ne regrettait pas ses enfans ? « Que veux-tu, Brahme ? tu es le premier que j'aie vu ému en songeant à ma destinée. On nous promet le bonheur dans le ciel, et sur la terre on nous réserve à l'éternelle infamie. Le choix ne peut être douteux. » Et la jeune veuve tomba quelques instans dans une morne rêverie.

« Mais laisse-moi, continua-t-elle ; je n'ai plus que quelques instans à donner à la terre, et ils doivent être consacrés à celle qui me doit la vie. » Alors, faisant venir un jeune enfant couché dans

(1) Les Anglais ont fait jusqu'à présent d'inutiles efforts pour abolir ces sacrifices odieux, qu'on désigne sous le nom de *sutties* ; ils exigent que la femme qui se brûle accomplisse ce sacrifice de son plein consentement ; et si elle s'échappe du bûcher, elle trouve protection dans leurs lois. Mais ces mesures répressives n'ont eu que de bien faibles résultats. Dans ses petites possessions aux Indes, le gouvernement français a dernièrement accordé une pension à une jeune veuve hindoue qu'on avait arrachée au bûcher.

un berceau tout parfumé des fleurs du mâtica, elle le couvrit de mille baisers, et lui offrit son sein; puis, quand l'innocente créature eut achevé de puiser un lait pur à cette source qui allait être bientôt tarie, elle sourit à sa mère de ce sourire qui est un langage céleste entre la mère et son enfant; la Brahmine la recoucha dans son petit lit, en attachant sur elle des regards où on lisait toute l'ardeur d'un amour de mère qui donnerait mille existences pour son enfant, et toute l'angoisse d'une femme à qui on ne veut pas même laisser quelques instans de vie pour se rassasier de ses baisers.

Quand la jeune veuve eut, par quelques sourires d'amour, mêlés à bien des larmes parlé à son enfant le langage muet qu'elle comprenait si bien depuis quelques mois, elle laissa tomber ces dernières paroles de son cœur, comme si la pauvre petite les eût comprises : « Adieu, enfant ! demain tu auras Brahma pour père, et tu auras pour mère la nature qui nourrit les petits oiseaux des champs ; mais quand tu souriras ce ne sera plus une mère qui viendra répondre à tes sourires ! bien heureuse si un gai rayon du soleil vient répondre à tes douces joies ! — Quand tu pleureras ce ne sera plus ta mère qui viendra essuyer tes yeux ! que le vent caressant du soir les sèche du moins pour moi ! — Ils disent que je vais au ciel rejoindre ton père, mais le ciel était pour moi près de ton berceau : une mère n'en rêve pas d'autre, hélas ! Tu es une fille et tu es consacrée à la douleur ! commence ta carrière, ta mère a fini la sienne. — Quand tu ne seras plus tout petit enfant, ma fille, il faudra apprendre à compâtr aux maux des autres ; car, vois-tu, c'est la destinée de la femme : aimer et souffrir, et souffrir pour consoler. Quand tu seras une belle et brillante jeune fille, il faudra de la pitié qui console faire ta première vertu ; il y a des jours bien mauvais dans la vie où c'est tout ce qui reste à l'homme des biens que Brahma lui donne,

ou de ceux que la fortune lui a laissés. Va, ma fille, souris toujours comme tu souris maintenant à ceux qui t'environneront.... Les larmes solitaires ; garde-les pour toi : pleure et prie, mais loin des hommes. Ob ! si j'avais pu te voir belle, caressée, entourée d'amour, je t'aurais dit : Pleure dans mon sein, résigne-toi sur mon cœur ! mais tu n'auras pas de mari ! et nulle ne t'aimera pour toi comme une mère t'aurait aimée ! Aimable enfant ! le soir de ton printemps viendra, tu seras mère à ton tour ; que ton époux ne t'appelle pas au ciel trop vite. N'aie pas à contempler un sourire comme celui que je vois !..... Écoute ! ils m'appellent ; écoute bien... Quand tu seras mère, dis à ta fille : « La plus sainte vertu de la femme, c'est de toujours pardonner. »

Nara-Mouny n'eut pas la force d'entendre davantage, il s'éloigna avec une profonde douleur ; il commençait à voguer de nouveau sur le Gange, quand les gémissemens de la victime frappèrent ses oreilles ; ils se mêlaient au bruit des cymbales et du tamtam qui étouffaient ses cris.

FERDINAND DENIS.

Album.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Le Sophiste*, ou *l'Homme et ses Écrits*, comédie en trois actes, de M. de Laverpillière.

L'exécution du jugement a eu lieu, et il y avait du monde pour y assister, monde choisi, par exemple, monde tout dévoué à l'auteur, monde qui ne voulait pas qu'on désapprouvât, qu'on sifflât, qui, à la fin, mettait à la porte, de toute la force de ses bras, les improbateurs, monde enchanté de trouver une occasion de faire de l'opposition bruyante, des applications bien brutales : ce monde-là ne demandait que du scandale, s'embarrassait fort peu du mérite de l'ouvrage ; aussi succès complet

de par la volonté de ce même monde, qui, malheureusement pour M. de Laverpillière, ne se trouvera pas toujours au parterre de la Comédie-Française, il faut l'espérer.

GYMNASE. — *Les Malheurs d'un Amant heureux*, tel est le titre d'un joli roman de M^{me} Jay, tel est le sujet que vient de traiter M. Scribe.

Vous trouvez dans la pièce nouvelle les défauts et le talent de M. Scribe, mais son talent dans toute sa force, dans toute sa fraîcheur, dans tout son éclat.

Les Malheurs d'un Amant heureux sont dignes de l'auteur de *Malvina* et du *Marriage de raison*.

Nous nous garderons bien de raconter une pièce jouée avec cet ensemble que l'on ne rencontre guère qu'au *Gymnase*, que tout Paris voudra voir; elle a été accueillie par d'unanimes applaudissements.

— M. Jules Vernet vient de débiter au *Palais-Royal*, dans une jolie pièce faite pour lui. Le titre : *Trois Têtes dans un Bonnet*, promettait, et a tenu une gaîté de travestissements. M. Jules Vernet est le frère de l'excellent acteur des Variétés; cet artiste est peintre outre son talent de comédien. C'est un succès qui ressemble à celui d'Henry Monnier, dans la *Famille improvisée*. C'est dire qu'il n'a rien laissé à désirer.

— Le drame d'*Ibrahim*, à l'*Ambigu*, continue d'attirer de nombreux spectateurs.

— Cette semaine, le public était accouru aux *Italiens*, pour saluer une vieille connaissance, pour entendre une musique si pleine de grâce, de mélodie et de suavité, *Don Giovanni* que chantait Tamburini pour la première fois.

Que dire de cet admirable chef-d'œuvre,

que tout le monde ne sa che? Tout le monde aussi venait là avec la mémoire encore récente des triomphes que remportèrent, dans *Don Giovanni*, M^{me} Malibran et M^{lle} Sontag.

Tamburini et Rubini ont eu les honneurs de la soirée. Rubini a été obligé de chanter deux fois l'air : *Il mio tesoro intanto*, qu'il a dit avec une expression ravissante.

Tamburini, beau cavalier, comédien de bon goût, artiste gâté par la nature, n'a besoin que de s'animer un peu, pour faire un *Don Giovanni* parfait; il a chanté d'une manière bien remarquable l'air : *Fin che dal vino*, que le public a applaudi avec fureur. La tâche la plus difficile était réservée aux femmes, qui avaient à craindre de si redoutables souvenirs; M^{mes} Julie Grisi, Tadolini et Carl, intimidées par un premier essai, ont mérité néanmoins, en plus d'une occasion, les suffrages des dilettanti.

— Un événement bizarre vient d'avoir lieu à Vienne, en Autriche. Un hypocondre, dégoûté de la vie, invita par une lettre le bourreau à se rendre chez lui. Celui-ci trouve sur la table des cordes et de l'argent pour le service que l'hypocondre exigeait de lui, et qui n'était rien moins que de lui lier les mains et les pieds, et de le pendre ensuite à un clou préparé à dessein. L'exécuteur, après de courtes réflexions, parut accéder à la demande; il lia l'hypocondre de manière à ce qu'il lui fût impossible de bouger; puis il alla ensuite avertir les autorités, qui vinrent s'emparer de ce malheureux.

A ce Numéro est jointe la planche 950.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra.
 Farban des M^{mes} de M^{me} Angelle et C^{ie} rue de Choiseul N^{os} 55. Robe en Satin.
 Compagnon des M^{mes} de M^{me} Delisle rue de Choiseul face des Ateliers de M^{me}
 Minette rue de Rivoli N^o 34. Parure des M^{mes} de M^{me} Bourguignon passage de l'Opéra.

LE
devoi
le ca
élég
recho
mém
mens
fines
Pe
donn
men
parfa
Le
cach
bleu
qui
être
man
jupe
soie
sage
être
ban
sont
grai